

Ce que le blanc retient...

Quatre artistes explorent le blanc comme territoire. Proposé par Cécile Servais de Quai 4.



★★★★ Presque blanc.2

Marie France Bonmariage, Catherine Lambermont, Michiko Van de Velde et Robin Vokaer.

Où Quai 4 Galerie, Quai Churchill 4, 4020 – Liège www.quai4.be Quand jusqu'au 4 juillet, du jeudi au samedi de 14h30 à 18h30.

Il n'y a sans doute rien de plus reposant que le blanc. Rien de plus silencieux, en apparence. Dans l'histoire de l'art, il fut associé au retrait, à la pureté, au vide, à la lumière. Mais le blanc n'est jamais seulement blanc. Il est une surface d'accueil. Il contient les ombres qu'il laisse paraître, les matières qu'il révèle, les gestes qu'il retient.

Avec ce deuxième opus de *Presque blanc*, Cécile Servais ne propose pas une exposition sur la blancheur, mais sur tout ce qui l'empêche d'être absolue: les veines, les failles, les poussières, les transparences, les traces, les souffles... Tout ce qui trouble l'idée d'un blanc pur pour en faire un territoire sensible.

La galeriste réunit quatre artistes, Marie-France Bonmariage, Catherine Lambermont, Michiko Van de Velde et Robin Vokaer. Quatre démarches qui obligent à ralentir, à quitter la consommation rapide de l'image pour une expérience plus lente, presque intérieure, où les formes affleurent, résistent, respirent.

La pierre, le souffle et l'empreinte

Lithographe et professeure d'arts plastiques, Marie-France Bonmariage a construit une œuvre marquée par la pratique de l'estampe, par ce rapport exigeant à la pierre, au geste et à l'empreinte. La lithographie suppose un engagement corporel. La pierre n'est pas un support docile. Elle se prépare. Elle impose son temps, son poids, ses irrégularités, ses rituels. Chez elle, cette résistance n'a pourtant rien de brutal dans le résultat. À la robustesse de la technique répond une facture douce, fluide, sensuelle, qui transforme le combat avec la matière en allègement.

Emportée par le travail de Roby Comblain, l'artiste choisit d'explorer à son tour le papier japonais, et tout ce qu'il ouvre comme champ des possibles en matière de superposition et de transparence. Certaines œuvres prennent la forme de livres ou de feuillets suspendus. L'accrochage laisse percevoir les couches sans les manipuler. Les papiers vivent avec l'air, se soulèvent légèrement, incarnant une présence délicate.

Ses œuvres se lisent en deux temps: d'abord la finesse, la délicatesse, l'évidence d'une composition tenue. Puis, plus lentement, l'univers intérieur qu'elles déploient, fait de nuances, de vibrations et de gestes retenus.

Marcher dans la mémoire des lieux

Avec Catherine Lambermont, le blanc prend une autre densité. L'ensemble présenté réunit sculptures, photographies, installation et envi-

Cécile Servais ne propose pas une exposition sur la blancheur, mais sur tout ce qui l'empêche d'être absolue: les veines, les failles, les poussières, les transparences, les traces, les souffles...

ronnement sonore issus d'une résidence dans les montagnes de l'Engadine. Le point de départ est précis: un ancien sanatorium, situé au fond d'une vallée suisse, lieu chargé d'histoires, de présences, d'énergies encore perceptibles. Il ne s'agit pas de représenter un site, mais d'en traduire les rémanences et les traces invisibles.

Les sculptures en plâtre blanc – ni tout à fait pierres, ni tout à fait glaces – occupent cet entre-deux. Elles semblent appartenir à un monde indéfini, suspendu entre le minéral et le spectral. Le blanc, ici, évoque autant la neige, le silence des montagnes et la blancheur clinique d'un ancien lieu de soin que l'effacement progressif des



Vue de l'exposition "Presque Blanc.2". À l'avant-plan: Robin Vokaer, Sans titre, 2016, sculpture en peuplier, 210 x 40 x 40 cm. Aux cimaises: Michiko Van de Velde, "Komorebi – ascension et Komorebi – à venir", 2026, pointe sèche et huile sur papier, 77 x 57 cm.

corps et des souvenirs. Quant à l'installation sonore, elle empêche le blanc de se refermer dans le silence. Habitée par ces présences visuelles et acoustiques, la cave de la galerie devient un espace d'immersion sensible.

Les photographies prolongent cette logique de disparition. Sur certains polaroids, d'abord presque entièrement blancs, des formes se révèlent peu à peu: ici un visage, là une présence plus discrète, déjà menacée d'effacement. Une autre image pousse encore cette disparition jusqu'à son point limite. À l'origine, il s'agissait d'un renard naturalisé. Par un processus de dissolution progressive, l'artiste en tire une forme extrêmement pâle, assurément fantomatique. Enfin, ses haïkus, en français, en allemand et même en romanche, introduisent une autre forme de condensation.

Ce que la lumière laisse derrière elle

Avec Michiko Van de Velde, le blanc devient intervalle. Il ne désigne pas une absence, mais un espace d'apparition, une surface où viennent se déposer les phénomènes les plus fugitifs. L'artiste belgo-japonaise peint, dessine et grave ce qui nous échappe: les lumières brèves, les ombres diluées, les instants où le temps semble devenir visible avant de disparaître.

Son travail s'enracine dans une relation directe aux phénomènes naturels. La lumière y fonctionne comme un événement. Son travail s'inspire directement du *komorebi*, cette lumière filtrant à travers le feuillage, si présente dans la sensibilité japonaise. Le mot dit déjà beaucoup: une clarté fragmentée, mouvante, jamais tout à fait saisissable. Une lumière qui traverse, se dépose, tremble, puis s'efface.

À travers de petites interventions discrètes, Michiko Van de Velde capte ainsi la délicatesse des formes naturelles. Rien n'est spectaculaire. Tout semble au contraire relever d'une attention lente, presque silencieuse, portée aux variations les plus infimes du monde.

La galerie présente également un nouveau travail d'écriture qui prolonge ses recherches. Pensé comme une traversée du temps, il ne relève pas exactement du texte au sens classique. Il prend plutôt la forme d'une pensée en mouvement, où se mêlent le français, l'anglais et le japonais. Dans son atelier, la lumière entre à un moment précis de la journée. Pendant environ une heure, l'artiste écrit dans la zone éclairée d'une feuille de papier. Elle a répété ce geste une dizaine de fois, sur une période de trois mois. Peu à peu, l'écriture est venue se placer derrière ce petit paysage lumineux, comme si les mots suivaient la course du jour.

Tout, chez Michiko Van de Velde, se joue entre lenteur et vitesse: lenteur du végétal, fugacité de la lumière, patience du geste. De ce paradoxe naît une vibration singulière. L'œuvre paraît calme, mais elle contient un mouvement plus profond. Et plus l'image se retire, plus elle nous demande de regarder.

Faire entrer l'air dans la pierre

Chez Robin Vokaer, enfin, le blanc retrouve la matière, le volume, la résistance. L'artiste aborde la sculpture avec une conviction qui tient autant à la forme qu'à l'espace qu'elle libère. Dans ses pièces, le marbre conserve sa noblesse, son poids, sa mémoire minérale, mais il n'est jamais traité comme un bloc fermé. Au contraire, la sculpture s'ouvre, se creuse, s'allège. Elle fait entrer l'air dans la pierre.

Cette tension entre densité et respiration tra-



Catherine Lambertmont, "Le Renard blanc", 2025, photographie (tirage jet d'encre Fine art sur papier baryté Hahnemühle), 45 x 45 cm, édition 1/3

C. LAMBERTMONT QUAI 4

Le blanc n'est
jamais seulement
blanc. Il est surface
d'accueil. Il contient
les ombres qu'il
laisse paraître,
les matières qu'il
révèle, les gestes
qu'il retient.

verse l'ensemble de son travail. Dans les pièces ajourées, le marbre blanc prend l'apparence d'une architecture organique. Les ouvertures irrégulières évoquent des cellules, des alvéoles, peut-être les vestiges d'une structure vivante pétrifiée. La forme se tient à la frontière du naturel et du construit, de l'ossement et du bâtiment, de la ruche et du fragment moderniste.

Le vide devient alors l'un des matériaux de l'œuvre. Il structure la sculpture autant qu'il en déplace la perception. Le regard ne se contente plus d'en contourner les volumes: il circule à travers eux. Dans d'autres pièces plus petites, plus géométriques, que nous découvrons ici pour la toute première fois, l'artiste introduit un autre dialogue. Le marbre y rencontre le bois, dans une tension entre deux matières, deux densités, deux tempéraments. L'une porte la permanence minérale, l'autre une mémoire plus organique.

C'est sans doute dans cette frontière entre ordre et dérive que le travail de Robin Vokaer trouve sa justesse. Les formes semblent d'abord simples, presque évidentes. Mais elles se dérobent dès qu'on les regarde plus longuement. Elles disent à la fois la permanence de la pierre et la possibilité de sa transformation.

Une exposition qui rappelle que le blanc n'est jamais un retrait absolu. Il est ce lieu fragile où la matière, la lumière, la mémoire et le silence acceptent, lentement, de refaire surface.

Gwennaëlle Gribaumont